

Évangile selon Luc, chapitre 18, versets 1 à 8 (Le juge inique et la veuve persévérante)

Que la foi demeure !

Amis, frères et sœurs,

Qui n'a pas traversé un jour ce désert aride que l'on nomme l'injustice ?

Qui n'a pas été habité par cette impression bizarre qui laisse dans le cœur et sur la langue, le sentiment amer de l'impuissance et de la révolte ?

Qui ne s'est jamais senti écarté, délaissé, abandonné, alors qu'il recherchait ou disait la vérité et qu'il n'a pas été cru ?

Et qui n'a pas découvert, par la même occasion, cette envie sourde de rendre le mal pour le mal, ou de faire justice soi-même ?

Chacun, chacune connaît à un moment de sa vie ou un autre, l'obligation d'attendre que justice soit faite, pour une chose ou pour une autre. Et bien souvent, cette justice tardant à être faite, le découragement le saisit, si ce n'est la résignation qui l'emporte. Tant pis, je laisse tomber puisque rien ne bouge !

Alors, contre toute attente, voilà une histoire de l'Évangile particulièrement séduisante ! Une parabole de Jésus qui convient bien ! Une femme, veuve de surcroît, vient à bout d'un juge inique, voire cynique ! De quoi faire rêver dans notre contexte actuel !

La parabole met en scène un juge et une femme veuve qui ont des relations pour le moins tendues. Le juge ne s'intéresse pas au cas de cette femme qui lui casse les pieds, en tout cas, la tête, et la veuve insiste de toutes ses forces pour obtenir réparation. Elle veut que justice soit faite, et elle y arrive. L'histoire est encadrée par une introduction significative : « Jésus leur dit cette parabole pour montrer qu'il faut toujours prier et ne pas se lasser » et une conclusion surprenante : « Dieu fera justice à ses élus encore plus vite que le juge inique, mais la vraie question reste celle-ci : « Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? »

La parabole s'oriente donc autour de trois axes : la prière, la justice et la foi.

La prière : il faut toujours prier, dit l'évangéliste Luc, et de préférence sans se lasser. Mais Luc, dans un chapitre précédent (Luc 11) a déjà raconté une autre parabole, celle de l'ami inopportun, qui insiste tard dans la nuit pour que son ami lui donne du pain pour des voyageurs arrivés sans prévenir. Et il insiste tant et si bien qu'il reçoit le pain demandé. L'entêtement contenu dans la prière est récompensé.

Ici, c'est autre chose. Notre histoire va plus loin. La femme veuve demande autre chose que du pain pour ses amis. Elle demande que justice soit faite. Et elle pousse le juge dans ses retranchements, jusqu'à ce que justice soit faite. Elle veut simplement qu'il effectue son travail de juge, qu'il ne se dérobe pas à la fonction qui lui incombe. Elle l'oblige à prendre et à assumer ses responsabilités, et qu'il ne soit pas le chaînon manquant pour faire advenir le royaume. Parce que c'est bien de cela qu'il s'agit dans cette

parabole : faire advenir le royaume. La démarche de la veuve peut agacer, déranger, mettre mal à l'aise, parce qu'elle dénonce un dysfonctionnement. Alors que si chacun remplit sa part du contrat, le dysfonctionnement disparaît. Et le royaume peut advenir.

La justice : cette parabole est bien plus dérangeante qu'il n'y paraît. Pour une fois, elle encourage chacun et chacune à ne rien lâcher tant que justice n'est pas faite. Elle encourage, pour ne pas dire exhorte, chacun et chacune à sortir les cadavres planqués dans le placard depuis des lustres, à enlever la poussière cachée sous le tapis, tout simplement parce qu'à force de la cacher cette poussière, on se prend les pieds dedans. Cette histoire a pour but de dénoncer toute forme d'injustice, à tous les niveaux de la société, du travail, de la famille et de l'église, surtout lorsque ces injustices sont devenues systémiques. Alors, me direz-vous, c'est une lutte sans fin, depuis la nuit des temps, tout simplement parce qu'il faut du temps pour lutter contre « la banalité du mal » selon l'expression de la philosophe Hanna Arendt. Mais si on ne lutte pas, alors, ce mal finit par nous rejoindre, nous rattraper, voire gagner sur nous, soit que nous le subissions, soit que nous le commettions. Finalement on y participe plus ou moins, à ce mal, quand nous baissions les bras devant la violence, devant les discriminations de toutes sortes, devant la pauvreté, devant le sexisme ou le racisme. Devant l'obscurantisme aussi. Au fond, la véritable tentation c'est de hausser les épaules, en signe d'impuissance ou de résignation, au lieu de hausser le ton pour dénoncer ce qui ne va pas. Et on a tort de ne pas faire entendre sa voix, quand ça ne va pas. Une petite voix qui demande inlassablement que justice soit faite, fait beaucoup plus de bruit que celui de tous ceux qui crient des horreurs, parce qu'ils ne croient en rien, ou ne craignent personne.

Et la surprise de cette parabole réside dans le fait que pendant un instant, Jésus compare le juge inique à Dieu. Si le juge inique cède à la requête de la veuve, alors, il n'y a de raison, que Dieu qui est Justice par excellence, ne rende pas justice à celui ou celle qui le demande sans se lasser. En fait, cette justice est déjà rendue, mais en même temps il ne faut pas se lasser de la demander. Cette justice est comme le royaume, « déjà là et pas encore là ». Le croyant vit dans cette tension du « déjà là et pas encore là ». Jésus dira sur la croix « tout est accompli », mais pour celles et ceux qui sont au pied de cette croix, tout reste à faire, à faire advenir. Et lorsque Jésus dit en conclusion de sa parabole : « Et quand le fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? », c'est de cela dont il s'agit : y aura-t-il encore des hommes et des femmes qui auront soif de justice ? Ici dans cette histoire, la foi, c'est avoir faim et soif de justice, comme le proclamait Jésus dans les Béatitudes : « Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés »

(Matthieu 5). Heureux êtes-vous chaque fois que justice est faite. Ici dans cette parabole, la veuve fait entendre sa voix, et le juge inique finit par lui rendre justice.

Rendre justice, faire justice...cela prend du temps, de nombreuses années parfois. Simplement parce que les victimes ont eu leur parole confisquée, ainsi que celle des lanceurs et des lanceuses d'alerte, qui pourtant, à bien des moments, ont essayé d'avertir, d'informer, de dessiller le regard d'une société, d'une famille, voire d'une église, trop longtemps aveugle et sourde.

Et c'est ainsi que le royaume si cher au cœur du message du Christ avance d'un petit pas, d'un pas menu, certes, mais avance tout de même. Et c'est le plus important. Le royaume est déjà là tout entier dans le Dieu de Jésus-Christ, mais il reste à le faire advenir par nous, croyants imparfaits, croyants aux mains nues, que nous croyons en un Dieu, ou que nous croyons en l'être humain.

Et si par hasard, nous croyons en Dieu, alors méfions-nous de ce que nous croyons, et surtout, examinons le Dieu en qui nous croyons. Quelle est la représentation de Dieu que nous avons et que nous véhiculons ? Est-ce encore celui d'un vieillard barbu assis sur son nuage, dirigeant tout du haut de son ciel, ou est-ce l'image de Dieu qui s'est incarné en un homme, Jésus de Nazareth, venant vivre au milieu des hommes, proclamant un Dieu « AVEC » les hommes, et non pas contre les hommes ? Selon ce que nous croyons, cela change tout.

La foi : cette parabole de Jésus nous invite à faire attention à ce que la foi que nous professons ne soit pas un déni d'humanité. Le discours que nous entendons régulièrement, et peut-être plus en ce moment, nous ouvre à la vigilance de notre annonce de l'Évangile. Il semble qu'une certaine prédication chrétienne est parfois « *la plus grande pourfendeuse de l'humanité* » (Raphaël Picon, un Dieu insoumis, p.51).

Cette parabole parle à notre cœur, mais aussi à notre intelligence, car nous savons bien que l'injustice existe toujours.

L'injustice a toujours été de mise et il est bien difficile d'avoir le courage de lutter contre elle, parce que c'est comme un puits sans fond, que cela soit du temps de Luc ou du nôtre. Lutter contre l'injustice, au sens large du terme, c'est une manière de lutter contre le mal. Et c'est exactement ce que demande la veuve de notre parabole.

Cette parabole nous interpelle-t-elle ce matin ? Sommes-nous sensibles à l'image de cette femme, démunie, qui n'a personne pour la défendre, personne pour l'accompagner. Elle ne compte que sur elle-même et sur l'intensité, la répétition, l'obstination de sa demande : « que justice soit faite ».

Cette parabole se place du côté des victimes, des petits, des laissés pour compte, qui s'entêtent à demander que justice soit faite.

Avec quelle foi recevons-nous cette parabole ? Sommes-nous en adéquation avec le Dieu qu'annonce Jésus ? Marion Muller-Colard, théologienne, témoigne ainsi dans son commentaire de cette parabole : « *Ce Dieu dont nous parle Jésus n'est pas seulement un Dieu juste, il est Justice. Justice*

d'ores et déjà donnée, accomplie, acquise. Alors pourquoi demander ? Parce que nous ne sommes pas encore dans le Royaume, où toutes les justices fusionneront. Parce que le règne spirituel et le règne temporel, comme le remarquait Luther, sont encore à distinguer. Parce que l'Évangile souligne sans cesse la tension entre l'espérance ancrée dans cette Justice à laquelle Jésus donne visage et le combat à mener pour la justice dans le monde ».

Les temps que sont les nôtres, sont troublés. Notre foi est éprouvée. Et c'est bien là la question que Jésus pose, à la fin de son histoire : « Mais quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? ».

Qu'est-ce que la foi ? C'est la question qui a démarré le brunch libéral hier matin, à la salle Monod, avec Béatrice Cléro-Mazire et Vincens Hubac. (*)

La parabole d'aujourd'hui nous donne une réponse parmi d'autres possibles : « *La foi, ce n'est pas seulement la confiance et l'espérance, mais c'est ici un désir inassouissable de justice. Un désir que Dieu a placé en nous, et en lequel il place sa propre espérance* ». (Marion Muller-Colard, Eclats d'Évangile p.198).

Finalement, le plus entêté de notre histoire, c'est Dieu, à travers le personnage de la veuve. C'est Dieu qui croit en l'être humain. Encore faut-il que nous y croyions nous-mêmes.

Et si nous disons que la foi soulève les montagnes, alors, nous finirons bien par nous lever à notre tour, pour aider les autres à se relever, dans le seul but d'être des hommes et des femmes, et des enfants, aussi, debout, synonyme même, image même d'un peuple re-suscité, ressuscité, suscité à nouveau. Et permettez-moi de paraphraser Albert Schweitzer : ainsi sera insufflée une nouvelle vie, ainsi naîtront de nouvelles actions adaptées aux besoins de notre temps, et ainsi pourrons-nous contribuer à l'achèvement du monde. Ainsi deviendrons-nous des enfants du royaume de Dieu.

Que la foi demeure, que notre joie d'en vivre demeure aussi !

Amen.

Pour aller plus loin :

- Michel Cornuz, *Le protestantisme et la mystique*, chapitre consacré à Albert Schweitzer, (p. 101 à 121), Labor et Fides 2003

- Muller-Colard, *Eclats d'Évangile*, Labor et Fides 2017

- Laëtitia Atlani-Duault, Christine Lazerges, Joël Molinario, *Violences systémiques dans l'Église catholique : apprendre des victimes*, éditions Lefèvre Dalloz, les sens du droit, Clamecy 2023

A voir :

- France 2 : Série « Sambre », d'après le livre d'Alice Géraud, « Sambre », éditions Jean-Claude Lattès 2023

- (*) Vidéo du brunch libéral du samedi 18 novembre 2023 sur oratoiredulouvre.fr